



Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 19 – Octobre 2016

H amid Nacer-Khodja et Jacqueline Lévi-Valensi	p. 2
V ie de la Société des Études Camusiennes	p. 4
A ppel à communications	p. 10
A ctivités camusiennes	p. 11
A nalyse : « Camus et l'Antiquité romaine », Benoît Quinquis	p. 14
T émoignage : « Camus, le souvenir et la source », Annie Demeyere	p. 23
P arutions	p. 24
S ociétés amies	p. 26
F ormulaire de (ré)adhésion 2016	p. 27

Chers amis,

Ce numéro de *Chroniques camusiennes* souligne des disparitions : nos aînés s'en vont, un à un, après avoir travaillé pendant des décennies pour Camus et dans une perspective camusienne.

Vivants dans nos mémoires et dans nos cœurs, ils le sont aussi dans la manière dont leur travail se prolonge. La Société des Études camusiennes est l'un des lieux de cette continuation. Plus dynamique que jamais, elle va, dans quelques semaines, renouveler son Conseil d'administration (voir précisions en p. 4). Le CA élu début 2014 a bien travaillé ; il a voulu, entre autres, préparer l'avenir, pour que nous soyons plus présents encore aux attentes concernant Camus qui sont toujours aussi vives et diverses, en France et dans de nombreux autres pays. Posez votre candidature : le CA n'est pas un lieu fermé et il veut se rajeunir encore (sans se priver pour autant de l'expérience des aînés – qui y restent comme membres honoraires).

Camus « parle » plus que jamais aux générations actuelles, comme en témoigne le succès du livre de l'universitaire américaine, Alice Kaplan. Nous avons du pain sur la planche...

Agnès Spiquel
agnes@spiquel.net

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr

ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 19, octobre 2016, reproduction possible après autorisation préalable

Disparition

« *les mots ont aussi leur secret* » (Hamid Nacer-Khodja)

Il nous faudra du temps pour mesurer les conséquences de la disparition d'**Hamid Nacer-Khodja** survenue le 16 septembre dernier. Nous l'avions tous trouvé très fatigué au colloque du centenaire d'Edmond Charlot à Montpellier-Pézenas en septembre 2015 et avons appris avec consternation, quelques semaines après, la gravité de sa maladie. Depuis cette date, Odile Teste n'avait cessé de le soutenir, le maintenant en quelque sorte « sous tente à oxygène » en mobilisant tous ses nombreux amis.

Il avait eu la joie ces dernières années de voir paraître en Algérie :

- * sa thèse sur Jean Sénac, préfacée par Guy Dugas qui avait dirigé son travail : il était le spécialiste mondial incontesté du poète ;
- * un volume de poésie au titre qui le caractérisait *La profonde terre du verbe aimer*, placé sous le signe de l'amitié avec Marc Bonan ; des poèmes de l'un et l'autre y étaient rassemblés ;
- * il avait enfin eu le temps de réunir en Algérie en un volume collectif les ouvrages parus chez Domens qui évoquaient les relations des auteurs avec leur éditeur, *Des écrivains chez Charlot* (Camus, Roblès, Roy, Gide, Sénac).

Il y a, dans cette conjonction, comme la symbolique de plusieurs de ses nombreux talents.

Il faisait tout pour que les deux rives de la Méditerranée ne s'éloignent pas, et il considérait ainsi que la littérature contemporaine algérienne comme les expressions artistiques ne pouvaient que se situer dans le prolongement de ce qui s'était vécu, parfois de façon dramatique, sur la terre algérienne – notamment depuis les années 50. C'était aussi le sens de son engagement et de sa contribution si généreuse et décisive à la revue culturelle algérienne *L'ivrEscQ*. Il y avait dirigé de nombreux dossiers qui feront date, par les inédits des auteurs qu'il y publiait comme par les contributions des collaborateurs qu'il savait réunir.

Le prochain numéro de *Présence* reviendra plus longuement sur la richesse de la personnalité de cet adhérent fidèle de notre association, et plus particulièrement sur son apport aux études camusiennes, comme à la connaissance de cet auteur dans l'Algérie contemporaine.

L'heure est aujourd'hui à la tristesse d'avoir perdu un ami si précieux, et à prendre place naturellement parmi tous ceux qui, en France et en Algérie, ne cessent de rendre hommage depuis sa disparition à sa générosité, sa discrétion, sa modestie.

Guy BASSET

Jacqueline Lévi-Valensi

Nous n'oublions pas cette grande dame qui a fondé, avec Raymond Gay-Crosier, la Société des Études camusiennes, cette amie incomparable qui nous a quittés en 2004. Elle n'est pas oubliée non plus à Amiens où sa présence a rayonné pendant de longues années à l'Université et dans la ville. Son nom vient d'y être donné à une rue.



Voici comment le *Courrier picard* du lundi 9 mai 2016 a rendu compte de l'événement :

« **Une petite allée pour un grand nom de l'université amiénoise.**

Une plaque au nom de Jacqueline Lévi-Valensi a été inaugurée samedi matin à l'entrée du bâtiment B de la résidence universitaire Le Bailly.

Plus que donner une lisibilité à ce bâtiment magnifiquement restauré [...], c'est un hommage à une femme exceptionnelle qui a été célébré samedi en présence du professeur de médecine Lévi-Valensi son époux, de ses enfants et de Mina, Ariel et Ange, les petits-enfants qui ont dévoilé la plaque. »

L'article rappelle ensuite le parcours de Jacqueline.

* * *

À l'initiative de Pierre Lévi-Valensi, une **association des « Amis de Jacqueline Lévi-Valensi »** a été créée en 2014 dans le but de pérenniser son souvenir.

L'association se réunit une fois par an à Amiens : en accord avec la Faculté des Lettres et le Service culturel de l'Université de Picardie – Jules Verne, elle propose, le jour de son assemblée générale annuelle, une conférence sur l'un des romanciers dont Jacqueline a commenté l'œuvre, suivie d'un concert. L'an dernier, par exemple, le 6 novembre, au Logis du Roy, nous avons eu une conférence sur Patrick Modiano.

Cette manifestation a lieu, cette année, le 4 novembre ; la conférence, par Hélène Waysbord, portera sur Primo Levi.

Renseignements auprès de Béatrice Grandsire, bea.grandsire@orange.fr

Vie de la Société des Études Camusiennes

➤ **Renouvellement du Conseil d'administration de la SEC lors de l'assemblée générale (2016) le samedi 21 janvier 2017**

➤ **Rappel**

Le CA se compose de 17 membres élus + 3 membres désignés respectivement par les Sociétés nord-américaine, japonaise et latino-américaine + des conseillers honoraires.

➤ **Principes**

Pour élire les 17 membres, les membres des Sociétés mentionnées ci-dessus ne votent pas puisqu'elles sont représentées par les membres désignés. Tous les autres adhérents de la SEC peuvent voter à condition d'être à jour de leur cotisation 2016.

Pour faire acte de candidature, les mêmes conditions sont requises.

Le vote se fait le jour de l'AG. Le vote par correspondance est possible.

➤ **Modalités et calendrier**

Commission électorale : 3 membres ; proposition : M.-T. Blondeau, P.-L. Rey, R. Larue.

Mi-octobre 2016 : appel à candidatures (dans *Chroniques* + par un envoi électronique + sur le site) ; les candidatures sont accompagnées d'une présentation et d'une déclaration d'intention (5 lignes maximum) et envoyées à M. T. Blondeau : marie-thereseblondeau@orange.fr

26 novembre 2016 : **clôture de la réception des candidatures.**

1^{er} décembre 2016 : envoi par mail et publication sur le site de la liste des candidats (avec leur présentation), des indications pour le vote par correspondance et de la convocation à l'AG.

14 janvier 2017 : clôture du vote par correspondance, le cachet de la poste faisant foi.

21 janvier 2017 : AG (qui élit le CA).

➤ **Le vote par correspondance**

Sélectionner 17 noms maximum sur la liste fournie, **rayez les autres**

Placer cette liste dans une enveloppe fermée anonyme

Mettre cette enveloppe dans une seconde portant au verso vos nom et prénom

Envoyer ce courrier à **MT BLONDEAU 18 avenue René Coty 75014 PARIS**

Pour voter, il faut être à jour pour la cotisation 2016.

➤ **Nouvelles des Sociétés étrangères**

➤ **La Société polonaise**

– Dans le cadre du soixantième anniversaire de la révolte de Poznań (juin 1956), Maciej Kałuża a proposé, le 17 juin 2016 dans un café de Cracovie, la lecture et la discussion de « Le pain et la liberté », un grand texte de Camus sur la liberté politique, repris dans *Actuelles II* (OC III, p. 444-451) ; et le 28 juin, jour anniversaire du soulèvement, il a lu son appel, « Poznań » (OC III, p. 1129-1132).

– Trois réunions ont été organisées à Cracovie (mai, septembre, octobre) autour des concepts de liberté, justice et solidarité dans la réflexion de Camus. Une autre a été consacrée aux réactions critiques suite à la publication de *L'Homme révolté*.

– Les textes du colloque de Cracovie (février 2016) sont entre les mains d'un éditeur pour expertise scientifique.

– Un cycle de rencontres proposé par Maciej Kałuża à l'université de Cracovie sur la question de la révolte et de la révolution chez Camus (et confrontation avec Aron, Arendt et Popper) rencontre un écho enthousiaste chez les étudiants.

➤ La Société japonaise

Elle s'est réunie le 28 mai 2016 à l'Université Gakushuin de Tokyo. Elle a entendu deux communications : l'une par Martin Rodan (en français), l'autre par Takashi Yoshimoto (en japonais)

➤ La Société latino-américaine

Impressions de Buenos Aires (Colloque latino-américain : « Camus, Cervantès, le siècle d'Or espagnol », 30-31 août 2016)

2010, 2013, 2016 : tous les trois ans, je prends le chemin de Buenos Aires pour assister à un colloque Camus organisé par Inès de Cassagne. Par trois fois, l'Alliance Française de l'Avenida Cordoba nous a ouvert ses portes. Que son directeur Bruno Simonin soit remercié de son hospitalité. En 2010, Inès avait réuni des chercheurs du monde entier autour de « Camus : une vision et une pensée en évolution » ; en 2013, la jeune société latino-américaine des Études camusiennes, fondée en 2012, avait organisé une journée thématique, « De Némésis à Prométhée », pour commémorer le centenaire de la naissance de l'écrivain. En 2016, à l'occasion du 400^e anniversaire de la mort de Cervantès, Inès et son équipe ont voulu rendre hommage à Camus, à Cervantès et au Siècle d'Or. Ces manifestations sont toujours soutenues par l'Académie des Sciences de Buenos Aires. Que le Dr Marcelo Salerno, son président, soit ici chaleureusement remercié.

Les communications, de grande qualité, ont bien mis en lumière les affinités de Camus avec l'Espagne et la littérature du Siècle d'Or. Paola Scarinci de Delbosco, en s'intéressant à la pensée de midi, antidote à toute forme d'abstraction rationaliste stérile, a montré comment la lumière méditerranéenne, source de beauté, parle simultanément au corps et à l'esprit. Cinq intervenants se sont intéressés à *La Peste*. Luis Gonzáles García a mis en évidence les racines espagnoles, en particulier dans l'Espagne franquiste, du discours nihiliste dans *La Peste* et *L'État de siège*. Graciela Isnardi, en partant de la conception de l'ordre selon Saint Augustin, a retrouvé l'origine et les caractéristiques du mal, dans *La Peste* et *La Dévotion à la Croix* de Calderón : dans le récit comme dans la pièce de théâtre, le désordre en est la manifestation. Pour Fidel Argenis Flores Quiroz les valeurs du siècle d'or : compréhension, honneur, justice, amour, innocence, sympathie, fraternité, sont celles de l'homme révolté. Marisa Mosto, dans une communication intitulée « Le docteur Rieux, chevalier de la vie » a montré le don quichottisme de Rieux et de son créateur : Don Quichotte combat les innombrables figures du mal ; Rieux lutte contre la peste. Les deux héros font preuve de noblesse et de désenchantement.

Deux intervenants se sont penchés sur « l'homme absurde ». Rappelant que le donjuanisme est une manifestation de l'absurde, Ignacio Leonetti a reconsidéré la figure « nihiliste » de Don Juan, personnage classique du Siècle d'Or. À partir de l'étude d'une gravure de Gustave Doré : « Don Quichotte dans sa bibliothèque », Alejo Cercato, philosophe et écrivain, s'est demandé si le héros de Cervantès était un homme absurde. Le monde absurde n'a pas de sens pour le reste du monde, tout comme celui de Don Quichotte, considéré comme fou. Révolte et passion feraient du héros espagnol un « homme absurde » au sens camusien. Tandis que Patricia Sambataro s'intéressait à la sensibilité espagnole de Camus, Lucrecia Romera, dans un exposé d'une grande clarté mettait en perspective les trois centres d'intérêt de ces journées : Camus, Don Quichotte et le Siècle d'or. Elle a rappelé le contexte historique et culturel du Siècle d'Or espagnol pour montrer comment les valeurs de cette époque et celles de ses écrivains ont influencé Camus, en particulier le sentiment de l'honneur et la vérité, à l'œuvre dans le Quichotte. Il revenait à Inès de conclure le colloque, ce qu'elle fit dans un exposé magistral, démontrant comment *Le Premier Homme* et *Don Quichotte* sont des œuvres d'art qui aident à vivre. Les deux héros poussent aussi loin que possible la connaissance de soi et s'efforcent d'atteindre la plénitude humaine.

« Nos auteurs » : c'est ainsi que Camus parlait des auteurs du Siècle d'Or, comme l'a opportunément rappelé Inès. C'est dire s'il se sentait profondément espagnol. Ce colloque complète sans le répéter celui que Vincenzo Mazza avait organisé à Paris en février 2016, sur « Camus et le théâtre du Siècle d'Or ». La perspective plus large adoptée ici a permis d'aborder des sujets jusqu'à peu ou pas traités comme les problèmes de traduction rencontrés par Camus adaptateur de Lope de Vega et de Calderón, (remarquable étude d'Alicia Bermolen sur Camus traducteur du *Chevalier d'Olmedo*) ou le parallélisme avec Saint Jean de la Croix à propos de l'expérience de la beauté (Mercedes Palavecino). Verónica Miranda nous a proposé une explication lumineuse de « La Femme adultère » par l'intermédiaire de « l'âme obscure » de Saint Jean de la Croix, propos illustrés de ses propres dessins et peintures.

Je voudrais remercier à nouveau Inès pour l'énergie débordante dont elle fait preuve pour diffuser en Amérique latine la pensée de Camus et saluer le soutien inconditionnel de son époux, Enrique, toujours présent aux diverses manifestations. Que soit remerciée aussi son équipe, aussi efficace que souriante.

Bref, vous aurez compris que m'envoler pour Buenos Aires m'est une joie tant je suis sûre d'être accueillie avec amitié et chaleur.

Rencontres de lecture mardi 6 septembre 2016



Le premier mardi de chaque mois, se retrouvent à l'Alliance Française, de 18h30 à 20h, des amateurs de Camus. J'ai eu la chance d'assister à la rencontre du 6 septembre. Cette année, Inès a proposé *L'Envers et l'Endroit*. Treize personnes se sont retrouvées ce soir-là autour de « Ansia de vivir » (« Amour de vivre »). Inès replace le texte dans son contexte et montre la reproduction de la première édition dans le catalogue Charlot « Un éditeur méditerranéen ». Chacun est appelé à donner ses impressions après lecture très expressive par l'une des participantes. Tous sont frappés par l'alliance des contraires chez Camus : amour de vivre et désespoir de vivre se côtoient dans ce texte. Chacun réagit selon son expérience à l'affirmation de Camus : « Le prix du voyage est la peur ». Pour les uns, le voyage est totale liberté, pour les autres, un face à face de l'individu avec lui-même. Cet échange très libre autour d'« Amour de vivre » m'a permis de constater qu'il s'agissait aussi d'« amour de Camus » et plus généralement d'« amour de la France ». Autant de notions en voie de disparition dans notre « vieux monde » !

L'objectif d'Inès est de « donner à entendre » un texte. Aujourd'hui ceux de Camus, en d'autres temps Dante et sa *Divine Comédie*. Quelle belle réussite !

Marie-Thérèse BLONDEAU

➤ Les « Échanges Lévi-Valensi sur Camus » au Procope

Le 1^{er} octobre, Agnès Spiquel a parlé des amis algérois de Camus lors de l' « Appel pour une Trêve civile » (Alger, 22 janvier 1956). Le débat, ensuite, a été nourri grâce à André Abbou, Pierre Lévi-Valensi et Pierre-Louis Rey qui étaient tous trois étudiants en Algérie à l'époque, et nous ont livré leur témoignage et leur analyse de la situation politique et des positions de Camus.

Vu le prix élevé imposé par le Procope et la médiocrité de l'accueil, le CA cherche, pour ces « Échanges Lévi-Valensi », d'autres lieux dans Paris, et envisage des délocalisations occasionnelles ailleurs qu'à Paris.

➤ Programme du colloque d'Angers, *Camus et les vertiges du sacré* (20-21 octobre)

Jeudi 20 octobre : Université d'Angers, Maison de la Recherche, amphi Germaine Tillion

Matin : *La conscience du sacré*

- Laurent Bove (Université de Picardie Jules-Verne) : « La différence du sacré ou la force de l'immanence chez Albert Camus »
- Pierre Masson (Université de Nantes) : « Camus, le sacré du silence »
- François Vezin (Tours) : « Qu'entend Albert Camus par "la Grèce de l'ombre" ? »
- Carole Auroy (Université d'Angers) : « Les textes narratifs brefs d'Albert Camus : expériences d'une mystique sauvage »

Après-midi : *Poétique du sacré*

- Guy Basset (Orléans) : « Camus et les signes extérieurs du sacré »
- Hervé Menou (Université d'Angers) : « Albert Camus et la matérialité poétique du sacré »
- Anne Prouteau (Université Catholique de l'Ouest) : « Exégèse d'un exégète : le sacré chez Camus selon Claude Vigée »
- Sonia Chatzipetrou (Éditions *Heridanos*, Athènes) : « La perception mythique du sacré entre ivresse et mesure : Camus et la tragédie grecque »
- Virginie Lupo (Université de Nice-Sophia Antipolis) : « La mise en scène du sacrifice ou la poétique de l'ascèse »
- Hélène Rufat (Université Pompeu Fabra de Barcelone, Espagne) : « Du "sacré mythe" au mythe sacré : Premier homme et Euphorion dans l'œuvre d'Albert Camus »
- Messaoud Belhassem (Université 8 mai 1945, Guelma, Algérie) : « Quête du sacré et exploration des vertiges intimes chez Albert Camus »
- Alexis Lager (Lyon) : « *Désert vivant* ou l'obstination sacrée de la création »

Vendredi 21 octobre : Université Catholique de l'Ouest, amphi Bedouelle

Matin : *Questions éthiques*

- Marie-Thérèse Blondeau (Paris, Vice-présidente de la SEC) : « L'insoutenable vertige du sacré dans *La Peste* »
- Agnès Spiquel (Université de Valenciennes) : « Les "éclats de sacré" dans le monde de la révolte »
- Marilyn Maeso (Université Paris-Sorbonne) : « Albert Camus : le consentement révolté »
- Raphael Luiz de Araujo (Université de São Paulo, Brésil) : « Le sens du sacré dans *Le Mythe de Némésis* »
- Damien Darcis (Université de Mons, Belgique) : « Camus : la condition humaine ou le sens du sacré »

- Samantha Novello (Turin, Italie) : « Les enjeux de l'"homme sacré" dans les essais philosophiques »
- Rémi Larue (EHESS) : « *L'Homme révolté* ou la tentation de limiter la violence par le sacré »

Après-midi : Spiritualités croisées

- Giovanni Gaetani (Rome) : « La conjonction impossible ? Le sens du sacré camusien au-delà de la fausse dichotomie athéisme-foi »
- Hiroshi Mino (The Open University of Japan) : « Sisyphe ou l'esprit du bushido – Camus et Shuzo Kuki »
- Jean-Louis Meunier (Académie de Nîmes) : « Albert Camus : de l'ascèse, pour la présence »
- Pascale Devette (Université d'Ottawa, Canada) : « Le sacré chez Albert Camus en passant par Simone Weil : entre le vide et l'amour »
- Linda Rasoamanana (Université de Mayotte) : « Calvaires croisés : la mère camusienne et ses frères en Jésus-Christ, Mychkine et Bartleby »

➤ **Soutenances de thèse**

Trois membres de la Société des Études camusiennes ont soutenu leur thèse :

Guy Basset a soutenu une thèse sur travaux, dirigée par Jeanyves Guérin : « Itinéraires de lecture : Pascal, Camus et l'Algérie en partage », le 21 Mai 2016, à l'Université Paris III – Sorbonne nouvelle.

Samara Geske a soutenu sa thèse de doctorat, « La rosée sur les ruines : une lecture du processus de création du roman inachevé *Le Premier Homme* d'Albert Camus », le 15 avril 2016 à l'Université de São Paulo, Brésil.

Louiza Boudaa a soutenu un doctorat, « L'évolution de la conception de la famille dans l'œuvre d'Albert Camus », préparé sous la direction de François Noudelmann, le 17 décembre 2015, à l'Université Paris VIII.

Il est grand temps de payer votre cotisation 2016 : 30 euros.
Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

Le numéro 8 de notre revue *Présence d'Albert Camus* est paru fin septembre 2016.
Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander à Anne-Marie Tournebize (29, boulevard Camélinat 92240 Malakoff) ou les trouver à la librairie Compagnie (58 rue des Écoles Paris 5^{ème})
Pour les numéros précédents, vous pouvez les commander à l'adresse de l'association (3bis, rue de la Glacière 94400 Vitry/Seine).

Consultez régulièrement notre site : www.etudes-camusiennes.fr
Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution...

... et maintenant, une nouvelle rubrique « Association/Lecteurs » dédiée à tous les lecteurs de Camus :

« Vous aimez Camus. Comment l'avez-vous rencontré ? En personne, peut-être, ou le plus souvent par ses livres. Au cours de vos études ou par curiosité personnelle ? Comment a, au fil des années, évolué votre intérêt ?

Afin que nous nous connaissions mieux au sein de la communauté des camusiens, nous serions heureux si vous acceptiez de vous confier en toute liberté.

Envoyez-nous une page (2000 signes environ) en cliquant sur : "contactez-nous". Merci à vous. »

Consultez également la bibliographie camusienne, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)
<http://camusbibliography.boisestate.edu/>

Erratum : dans le texte de Jean-Pierre Castellani (*Chroniques camusiennes* n° 18), pour la référence de la note 6, p 26, il fallait lire *OC IV*, p. 374.

Appel à communications

« Le sourire de Camus »

Sous l'égide de la Société des Études Camusiennes, un colloque sur « Le sourire de Camus » se tiendra à l'Institut Américain Universitaire (IAU), à Aix-en-Provence, du jeudi 9 novembre au samedi 11 novembre 2017.

Le rire de Camus ne retentit plus que dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Pour les autres, c'est le sourire qui ressort des photographies. Mais le sourire peut être une énigme : que signifient au fait ce plissement des yeux, les lèvres qui s'incurvent, peut-être sans révéler les dents, les joues qui se rehaussent légèrement... Un sourire peut être moqueur, amer, amusé, narquois, affectueux, sceptique...

Les biographes s'accordent pour affirmer que l'homme aimait les blagues et prisait la joie. Par quels moyens l'écrivain fait-il pressentir le sourire dans ses textes? Comment s'y prend-il pour le provoquer chez le lecteur, devenu miroir du visage hilare ou ironique? L'écriture recourt à une panoplie de techniques stylistiques selon le genre et le contexte : on parle alors de comédie, de satire ou de parodie, de plaisanterie, d'épigramme, de mot d'esprit... L'auteur de romans, de pièces de théâtre, d'essais philosophiques et lyriques, de reportages, d'éditoriaux et de lettres tant ouvertes qu'intimes, sait l'art de doser l'humour et la drôlerie par l'intermédiaire des mots, des gestes, des situations, de la perspective narrative.

Comment se fait-il qu'un auteur dont l'absurde sert de point de départ, ait dû signaler que les critiques avaient négligé l'aspect comique de son œuvre ? Le travail de ce colloque consistera à faire ressortir et à ré-évaluer les aspects humoristiques de l'œuvre camusienne. Ce faisant, nous arriverons peut-être à retracer le parcours intellectuel qui, fondé sur le sentiment de l'absurde, tient à dépasser la dérision « qui ne peut être qu'une étape », afin d'aboutir à une appréciation du Comique proprement dit, acolyte souriant de la déesse Némésis et « pierre de touche de la civilisation » (George Meredith).

Merci d'envoyer votre proposition de communication, avec un résumé de 100 mots, avant le 20 décembre 2016 à l'adresse suivante : David.Walker@sheffield.ac.uk

Activités camusiennes

➤ Les Rencontres méditerranéennes Albert Camus

L'association, présidée par Jean-Louis Meunier, basée à Lourmarin et avec laquelle la SEC entretient des contacts multiples, développe ses activités :

➤ son site s'étoffe : www.rencontres-camus.com, voir en particulier l'onglet « Événements »

➤ 17 mai 2016, « Une soirée musicale chez Albert Camus », concert au Temple de Lourmarin avec des airs de compositeurs que Camus aimait (Bach, Mahler et Mozart) interprétés par Andréa Büchel (soprano) et Catherine Courvoisier (piano).

➤ 8 juin 2016, « Des collégiens sur les pas d'Albert Camus... ». Pour marquer la fin du projet annuel pour les deux classes de troisièmes du collège "Le Luberon" de Cadenet, une journée camusienne à Lourmarin : un parcours sur les traces d'Albert Camus à travers le village de Lourmarin, agrémenté d'anecdotes sur les lieux chers à Camus et commenté par Andrée Fosty ; l'après-midi, après un grand pique-nique face au château de Lourmarin, projection du film "Vivre avec Camus" de Joël Calmettes.

➤ du 12 juillet au 15 août, exposition « Albert Camus : littérature et politique », à la Bibliothèque Anne-Marie Chapouton de Lourmarin

➤ les 7 et 8 octobre 2016, les XXXIIIes Journées Internationales de Lourmarin, « Albert Camus : des moralistes à la philosophie et à la philosophie politique »
Communications de Laurent Bove, Raphaël Araujo, Guy Basset, Marylin Maeso, Françoise Kleitz-Drapeau, Giovanni Gaetani, Anne Prouteau. Lectures de textes de Camus par Maurin Olles et Clara Bonnet.

Voir le programme complet sur le site.

➤ Camus au Festival d'Avignon

➤ 3 pièces de ou sur Camus étaient données dans le festival off 2016 :

- Pierrette Dupoyet et son adaptation de *L'Étranger*, au Théâtre de l'Albatros
- Alain Daumer et son adaptation de *La Chute*, au Théâtre Au bout là-bas
- *Combat (1944-1945), Albert Camus et la pratique de l'idéal*, pièce de Denis Randet, mise en scène par Clémence Carayol, au Théâtre des Barriques. Les débuts du journal et les enjeux de la Seconde Guerre mondiale.

➤ Exposition de lettres de Camus

L'exposition « Les choix de Pierre Leroy, livres et manuscrits » (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 21 avril – 24 mai 2016) était consacrée à la fois à Sade et à Camus : entre autres, un mot griffonné par Camus le jour de sa mort sur un texte que venait de lui envoyer son ami Char et qui s'intitule, prémonitoirement, « La faux relevée »... ; ou encore le livre qu'on retrouva dans sa sacoche après son accident mortel, *Le Gai Savoir* de Nietzsche.

➤ **Autres manifestations passées** (dont nous n'avions pas connaissance en avril dernier)

- Le 7 avril, création au Théâtre Colon, à Buenos-Aires, de l'opéra de chambre de Fabian Panisello, d'après *Le Malentendu* de Camus. L'opéra sera donné en tournée européenne en 2016 et 2017.
- Le 12 mai, à Stanford, conférence donnée par l'historienne et écrivaine américaine Alice Kaplan, professeur à Stanford, auteur de l'ouvrage publié récemment, *En quête de L'Étranger*.
- Le 30 mai à Belley (Ain) représentation de la pièce d'Albert Camus *Les Justes* par la compagnie Entr'Axes, suivie d'une rencontre avec l'un des comédiens, Josselin Duquesne.
- Du 31 mai au 3 juin à Paris, au théâtre La Loge, Conférence-théâtre-Documentaire *Ce que j'ai vu à Tipasa (ou pas)* par la Cie Ampoule Théâtre d'après *Noces à Tipasa* et *Le Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus.
- Mai-juin 2016, *Le Malentendu* au Centre culturel Matucana 100, à Santiago du Chili, dans une mise en scène de Manuel Morgado.
- Le 8 juin « Anna Mouglalis se révolte » à la Maison de la poésie : lecture de textes dont ceux de Camus sur la révolte.
- Le 29 septembre, les Camusiens du Toulousain : « De Roland Dorgelès à Albert Camus. *Les Croix de bois* et Camus », par Philippe Gomila.
- Le 25 septembre, « Les engagements de Camus », conférence d'Agnès Spiquel à Ainay-le-Château (Allier).
- Le 29 septembre, à l'Université hellénique d'Athènes, conférence de Maria Matala, « European identity and culture » (confrontation entre les propos de Camus sur « L'Avenir de la civilisation européenne » en 1955 - et ce que l'Europe actuelle est en train de devenir) dans le cadre du Congrès international, *Europe in Discourse : Identity, Diversity, Borders*.

➤ **Trois disparitions**

- **Stanley Hoffman** (1928-2015), intellectuel franco-américain d'origine autrichienne, professeur de sciences politiques, titulaire de la chaire de civilisation française à l'Université de Harvard, a toujours éprouvé une grande admiration pour Camus, à propos duquel il a souvent donné des cours et conférences. Au moment de sa disparition, il avait en projet un livre sur Camus ; et il serait venu au colloque de Cerisy en 2013 si la maladie ne l'en avait empêché.
- **Rupert Neudeck** (1939-2016) a joué un rôle essentiel dans la réception de Camus en Allemagne. Il avait soutenu, en 1975, une thèse sur « L'éthique politique de Jean-Paul Sartre et d'Albert Camus » (publiée la même année à Bonn, chez Bouvier). Dans les entreprises humanitaires qu'il a ensuite mises en place sans relâche (pour aider les migrants vietnamiens dans les années 1980, puis les victimes de conflits dans le monde entier), il disait souvent qu'il mettait en pratique la pensée de Camus dans *La Peste* et il citait souvent la phrase : « Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul. »
- **André Acquart** (1922-2016), peintre, graveur et décorateur, considéré comme un « magicien du théâtre », a travaillé avec les plus grands metteurs en scène. Il s'était formé à l'École Nationale des Beaux-Arts d'Alger. Camus avait accompagné, dans les années 1950, ses débuts comme décorateur de théâtre.

Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

Date	Thème	Organisateurs/ intervenants / acteurs	Lieu
du 21 septembre au 14 décembre	« Albert Camus, du mal à la fraternité », exposition, conférences, débats, lectures, projections – dont, le 9 novembre, le film d'Abraham Segal, <i>Quand Sisyphe se révolte</i>	Collège supérieur de Lyon, en partenariat avec l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre et RCF – et, le 9 novembre, un débat d'A. Segal et A. Spiquel avec le public	Lyon http://www.collegesuperieur.com
Depuis le 27 septembre	« Les îles bienheureuses. Friedrich Nietzsche, Albert Camus, philosophies du Midi »	Cours de master de philosophie donnés par Barbara Zauli (ouvert aux auditeurs externes)	Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, Salle 0181, les mardis de 18h à 21h
17 et 18 octobre	« L'écriture théâtrale dans les récits d'Albert Camus »	Journées d'études de Sfax, organisées par Mustapha Trabelsi et Laila Euchî	Université de Sfax - Faculté des Lettres et Sciences Humaines
21-22 octobre	« Camus et les vertiges du sacré »	Colloque international co-organisé par l'Université d'Angers et l'Université catholique de l'Ouest.	Angers
26/10/16	Rencontre	Les Camusiens du Toulousain	
20/01/17	Camus et <i>Les Justes</i>	Conférence de Guy Basset	Aoste
26/01/17	<i>Les Justes</i>	Représentation par le Théâtre Populaire Nantais	Aoste

Analyse

Albert Camus et l'Antiquité romaine : une relation ambiguë

Benoît QUINQUIS

L'importance de la culture antique dans l'œuvre d'Albert Camus reste sous-évaluée ; celui-ci n'a pourtant jamais fait mystère de son attachement viscéral à la Grèce antique (« Je me sens un cœur grec », *Actuelles*, OC II, p. 476) à laquelle il emprunte notamment l'idée de limite, cette limite à ne pas franchir sous peine de sombrer dans la démesure, plus exactement dans l'ὕβρις, un mal dans lequel notre monde moderne manque rarement de se fourvoyer, comme l'ont prouvé les massacres de masse qui ont jalonné l'histoire du XX^e siècle et dont Camus, orphelin de guerre et résistant à l'occupant allemand, fut un témoin direct. Le remède, pour lui, résiderait donc dans cet héritage assumé de l'Antiquité grecque qu'il nomme la « pensée de Midi », c'est-à-dire l'adoption d'un juste milieu entre la tentation de la sous-humanité et celle de la surhumanité. En somme, la Grèce antique est pour Camus porteuse de valeurs pouvant soigner les maux du monde moderne ; mais qu'en est-il de la Rome antique ? La relation est plus ambiguë : il est avéré qu'il était assez piètre latiniste et il n'a de cesse de déprécier cette romanité, les *Carnets* accusant régulièrement les Romains d'avoir récupéré l'héritage culturel grec en l'affadissant ; Camus les présente comme de simples copieurs qui ne sont jamais à la hauteur de l'original et refuse tout amalgame entre Grecs et Romains : « Car s'ils lui ont emprunté les thèmes et les formes du grand art, ils n'ont jamais réalisé que des approximations froides dont il aurait mieux valu qu'elles ne fussent pas, afin que la naïveté et la splendeur grecque nous apparaissent sans intermédiaire. » (OC IV, p. 1211). Il ne pouvait cependant nier l'importance de l'héritage latin dont la présence se fait sentir dans toute son œuvre : *Caligula* a un thème on ne peut plus latin, *La Peste* contient des allusions à Lucrèce et *La Chute* est en partie inspirée par la célèbre catabase (descente aux Enfers) de l'*Énéide*, soit trois références latines assumées sur trois œuvres majeures. Pourquoi ces emprunts à une romanité si mal aimée et, *a contrario*, pourquoi tant de haine à son égard ? Nous donnerons dans un premier temps les grandes lignes de la relation qu'entretenait Camus avec l'Antiquité romaine, du moins telle qu'elle se manifeste dans les trois œuvres qui viennent d'être citées ; ensuite seront avancées quelques hypothèses pour essayer de comprendre ce qui est reproché aux Romains, le tout en gardant à l'esprit que Camus, décédé en 1960, était bien évidemment tributaire de l'état des connaissances archéologiques durant la première moitié du XX^e siècle et, par voie de conséquence, d'une vision de l'Antiquité aujourd'hui dépassée.

Une œuvre littéraire imprégnée de culture latine

1. Suétone revu mais non corrigé

Camus a composé *Caligula* en s'inspirant directement de ce que Suétone (69-125) dit de ce prince dans *Vie des douze Césars* ; il ne remet pas fondamentalement en cause, d'un point de vue strictement factuel, les faits, gestes et paroles attribués à Caligula mais il leur donne une signification totalement nouvelle. C'est à ce titre que nous pouvons dire que Suétone n'a pas été corrigé par Camus mais simplement « revu », ce qui est déjà beaucoup tant la légende noire qui entoure le personnage de Caligula (12-41) a la vie dure : son règne fut très court, quatre ans seulement (de 37 à 41), mais néanmoins assez long pour laisser le souvenir d'extravagances exubérantes et d'actes de cruauté épouvantables. Suétone ne s'est d'ailleurs pas privé de charger son portrait, lui attribuant notamment la phrase horripilante *Utinam Populus Romanus unam*

*ceruicem haberet*¹. L'historien moderne tend à relativiser cette légende noire et à réhabiliter Caligula mais, en 1937, lorsque Camus commençait à esquisser son projet de pièce, il était déjà patent que Suétone prenait systématiquement parti contre Caligula et que l'on devait donc approcher son récit avec une certaine méfiance ; de fait, il accumule les détails difficilement vérifiables et, surtout, il ne fournit pas d'hypothèse véritablement construite permettant d'expliquer la conduite de Caligula, se contentant de lui attribuer une folie qui serait à la source de tous ses égarements. Si une telle explication n'est pas de nature à satisfaire l'historien moderne, elle laisse en revanche le champ libre à toutes les interprétations possibles de la part du dramaturge.

Camus avait découvert le texte de Suétone pendant ses études à la faculté des lettres d'Alger et en parlait encore en 1958 : « À travers Suétone, Caligula m'était apparu comme un tyran d'une espèce relativement rare, je veux dire un tyran *intelligent* dont les mobiles semblaient à la fois singuliers et profonds. » (OC I, p. 451). L'idée du drame *Caligula* s'était imposée à lui à l'époque de la fondation du Théâtre de l'Équipe dont le manifeste disait notamment : « *Le Théâtre de l'Équipe* [...] demandera aux œuvres la vérité et la simplicité, la violence dans les sentiments et la cruauté dans l'action. Aussi se tournera-t-il vers les époques où l'amour de la vie se mêlait au désespoir de vivre. » (OC I, p. 814). Dans un tel but, la vie, pour le moins agitée, de Caligula, avait dû apparaître comme un matériau de choix. Mais la pièce serait incompréhensible s'il n'était pas aussi tenu compte de la philosophie de l'absurde que développe l'auteur à la même époque : il y a véritablement eu rencontre entre cette pensée et le mythe de Caligula tel qu'il avait été façonné par Suétone ; les cruautés et les caprices du prince le font en effet apparaître comme un personnage absurde au sens fort du mot mais, aux yeux de Camus, cette absurdité n'était sans doute pas plus grande que celle de la condition humaine dans son entièreté et puisque Suétone fournissait si peu d'éléments pour expliquer la conduite de l'empereur, cela laissait à l'écrivain le champ libre pour attribuer au personnage historique la conscience aiguë de l'absurdité de la condition humaine, conscience qui lui est insupportable : il use (et abuse) donc de son pouvoir impérial pour engendrer lui-même l'absurde, étant le seul à pouvoir revendiquer droit de vie et de mort sur autrui et donner les ordres les plus extravagants ; de ce point de vue, il incarne une tentation que Camus met en scène pour mieux y échapper, sachant qu'elle s'exerce sur qui a conscience de l'absurdité de la vie humaine, à savoir le cynisme au mauvais sens du terme. Camus n'a donc pas eu vocation à proposer une reconstitution historique crédible mais bien à mettre en scène les faits rapportés par Suétone pour offrir une illustration saisissante de sa philosophie de l'absurde et se prémunir contre ce à quoi une telle philosophie, prise à la lettre, risquerait de conduire. Même la mort de l'empereur telle que la racontait Suétone² trouve à s'intégrer dans la présentation de la philosophie de l'absurde, comme le montre ce projet de dénouement : « Non, Caligula n'est pas mort. Il est là, et là. Il est en chacun de vous. Si le pouvoir vous était donné, si vous aviez du cœur, si vous aimiez la vie, vous le verriez se déchaîner, ce monstre ou cet ange que vous portez en vous. » (OC II, p. 812)

Tout cela ne signifie pas que l'écriture de Suétone ait trouvé grâce aux yeux de Camus : il est plus probable que l'écrivain solitaire ait peu goûté cet historien venimeux et que c'est plutôt le personnage de Caligula lui-même qui l'ait intéressé, justement en raison de sa conduite qui allait à rebours des usages romains et choquait ses concitoyens. En d'autres termes, Camus réhabilite un personnage honni par un monde qu'il n'aime pas : il n'y a donc pas, à cet égard, de contradiction majeure de sa part.

2. Lucrèce, le « très grand esprit ».

La Peste, comme *Caligula*, a un titre qui évoque spontanément une longue tradition littéraire chargée d'images horribles dont l'origine remonte au moins au fameux récit de la peste d'Athènes par Thucydide (470-395 avant notre ère) ; pourtant, quand la maladie qui commence à se déclarer à

¹ Suétone, *La Vie des douze Césars, Caligula*, 30, 6. « Si seulement le peuple romain n'avait qu'un seul cou. »

² *Iacentem contractisque membris clamitantem « se uiuere » ceteri uulneribus triginta confecerunt.* Suétone, *Caligula*, 58, 4. Traduction d'Henri Ailloud (CUF, 1961) : « Les autres conjurés frappèrent Caligula de trente autres coups alors que, étendu par terre et recroquevillé, il criait qu'il vivait encore. »

Oran vient d'être identifiée comme étant la peste, la première pensée du docteur Rieux est pour le *De rerum natura* de Lucrèce (I^{er} siècle avant notre ère) : « Et le docteur Rieux, qui regardait le golfe, pensait à ces bûchers dont parle Lucrèce et que les Athéniens frappés par la maladie élevaient devant la mer. » (OC II, p. 61) Camus connaissait pourtant le récit de Thucydide ; pour preuve, cette note préparatoire sur Stephan, un personnage qui a finalement été abandonné dans la version définitive : « Un professeur de latin-grec. Il comprend qu'il n'avait pas compris jusque-là Thucydide et Lucrèce. » (OC II, p. 924) Dans cette note, la référence grecque et la référence latine sont mises sur le même plan, qui plus est à propos d'un personnage qui, de par sa profession, est censé bien les connaître. Camus, que l'on pourrait imaginer dévaluant systématiquement les Latins au profit des Grecs, reconnaît pourtant à Lucrèce une valeur au moins égale à celle de Thucydide : il semble même qu'il lui en reconnaît davantage puisque la version définitive de *La Peste* évoque en priorité le récit du *De rerum natura* au détriment de celui de Thucydide dont Lucrèce était pourtant lui-même tributaire. À aucun moment Camus n'essaie de rendre à Thucydide son statut de référence première et il compte ouvertement Lucrèce, avec Sénèque, parmi les « deux très grands esprits dont le ciel fit cadeau aux Romains » (OC IV, p. 1255). Lucrèce bénéficie donc, à ses yeux, d'un statut particulier qui légitime que le poète épicurien ait la priorité sur le stratège grec. Pour connaître la nature de ce statut, on commencera par signaler que, dans la première allusion à Lucrèce, le poète latin n'est pas invoqué pour construire une atmosphère de ville pestiférée crédible : Camus n'attend pas de la référence antique qu'elle lui tienne lieu de document historique ; si tel avait été le cas, il aurait pu citer indifféremment Thucydide ou Lucrèce, or il cite précisément ce dernier non pas parce que son récit serait plus fiable concernant la réalité historique de la peste d'Athènes (Lucrèce n'en a même pas été témoin) mais bien parce que ce grand poème philosophique qu'est le *De rerum natura* est émaillé d'images suffisamment saisissantes pour pallier une insuffisance de l'esprit à ce stade du récit ; à travers Rieux, qui est le narrateur et donc en bonne partie le porte-parole de l'auteur, ce dernier avoue donc les limites de son imagination et fait appel à Lucrèce pour pallier son impuissance. Il importe peu que le poète n'ait pas réellement été témoin de la peste d'Athènes, il n'en a pas moins su dépeindre l'épidémie en des termes propres à marquer durablement l'esprit du lecteur. Mais le génie littéraire de Lucrèce a lui aussi ses limites et le narrateur sera amené à admettre que « la peste n'avait rien à voir avec les grandes images exaltantes qui avaient poursuivi le docteur Rieux au début de l'épidémie » (OC II, p. 158) : lorsque Rieux fait cet aveu, il est déjà pleinement impliqué dans la lutte contre le fléau, qui ne laisse guère de temps à son imagination pour vagabonder, et la mention explicite des auteurs antiques sera désormais mise en retrait ; les protagonistes ont la peste et ses ravages sous les yeux, ils n'ont donc plus besoin que les auteurs antiques viennent au secours de leur imagination, laquelle se nourrit maintenant d'une réalité se suffisant largement à elle-même en matière d'horreur et tient d'ailleurs en échec les images léguées par l'Antiquité : les bûchers flamboyants ne sortiront donc pas de l'imaginaire de Rieux.

La trace de Lucrèce ne disparaît pas pour autant : dans ce roman dont le but premier était de proposer une représentation de l'atmosphère qui régnait sous l'occupation, Camus récupère quelques éléments mis en valeur par Lucrèce susceptibles de caractériser aussi bien l'Athènes pestiférée que la France occupée. Ainsi, le caractère expéditif des funérailles, qui marque l'abandon de ce qu'il y a ordinairement de plus sacré et suffit donc à bâtir une ambiance de catastrophe, est présent chez Lucrèce dans quatre vers très expressifs :

*Nec mos ille sepulturae remanebat in urbe,
quo prius hic populus semper consuemat humari ;
perturbatus enim totus trepidabat, et unus
quisque suum pro re < praesenti > maestus humabat.*³

³ Lucrèce, *De rerum natura*, 6, 1278-1281. Traduction d'Alfred Ernout (CUF, 1974) : « On ne voyait plus subsister dans la ville les rites funèbres que ce peuple avait jusqu'alors pratiqués pour l'inhumation de ses morts. Les citoyens éperdus s'agitaient en désordre, et chacun, le cœur serré, enterrait les siens au gré des circonstances. »

Camus reprend cet aspect à son compte, ces funérailles expéditives étant aussi une réalité dans un pays en guerre et mis en coupe réglée par une dictature ; il n'est même pas incongru d'envisager cette description comme une évocation de la Shoah : « Eh bien, ce qui caractérisait au début nos cérémonies funéraires, c'était la rapidité ! [...] On enterra pêle-mêle, les uns sur les autres, hommes et femmes, sans souci de la décence. » (*OC II*, p. 153).

Tout ceci ne suffit pas à justifier qu'un statut privilégié ait été reconnu à Lucrèce ; ce point s'éclaire lorsqu'il est tenu compte de ce qui précède les quatre vers cités plus haut :

*Omnia denique sancta deum delubra repleat
corporibus mors exanimis, onerataque passim
cuncta cadaveribus caelestum templa manebant,
hospitibus loca quae complebant aedituentes.*⁴

De la part de Lucrèce, l'évocation des temples envahis de cadavres n'était pas innocente : l'un des buts déclarés du *De rerum natura* était de libérer les hommes de la peur superstitieuse des dieux et, avec ce passage, il dénonçait ouvertement l'inutilité des dieux, impuissants à protéger l'homme des menaces pesant sur lui, ce qui n'aurait pas été le moindre de ses mérites aux yeux de Camus dont le roman dénonce lui aussi l'impuissance de la foi face à l'épidémie, par exemple quand Rieux tient rigueur à Paneloux de son prêche selon lequel la peste serait un châtimeur divin. Cette dénonciation concerne le christianisme mais à aucun moment l'auteur ne pallie l'absence du Dieu chrétien par la présence de dieux païens ; si Camus a donné autant d'importance à Lucrèce, c'est donc peut-être aussi parce que la négation de la transcendance païenne du *De rerum natura* coïncidait avec sa négation de la transcendance chrétienne.

Ceci suffit à interdire d'envisager l'admiration de Camus pour Lucrèce comme une voie vers une éventuelle réconciliation avec la romanité. En effet, on est souvent frappé par le peu de commentaires dont Lucrèce fait l'objet chez ses contemporains et même dans la postérité immédiate : cette absence signale peut-être que les Romains préféreraient se tenir à l'écart de cet auteur qui remettait en cause ce qu'il y avait de plus sacré à une époque où la religion était l'un des rares ciments d'une cité ravagée par les guerres civiles. Même après la fin de ces conflits, l'avènement d'Auguste, qui cherchait à rétablir la *pietas erga deos*, faisait du *De rerum natura* une référence plus difficile que jamais à assumer. En affichant son affection pour Lucrèce, Camus poursuit donc ce qu'il fait avec Caligula, à savoir mettre en avant des figures qui sont allées à contre-courant de la tradition romaine.

3. Virgile, « admiré mais non aimé ».

Dans le même mouvement, Camus s'est aussi employé à dévoyer le message des défenseurs de cette tradition, sans nécessairement s'interdire tout respect à leur égard : l'ambiguïté de sa relation avec l'Antiquité romaine joue à plein régime dans *La Chute* qui s'inspire de la catabase de l'*Énéide* de Virgile (70-19 avant notre ère) ; cela n'apparaît pas forcément dès la première lecture, tant la référence à Dante et à la *Divine comédie* est omniprésente : il serait tentant de ne reconnaître dans *La Chute* aucune présence de l'*Énéide* au-delà du fait que Dante se fût placé en son temps sous le patronage de Virgile. Mais quand Camus, par l'intermédiaire de Jean-Baptiste Clamence, transforme Amsterdam en Enfer, il la décrit comme « une capitale d'eaux et de brumes, corsetée de canaux, particulièrement encombrée, et visitée par des hommes venus du monde entier » (*OC III*, p. 761). On est donc loin de l'Enfer flamboyant (au singulier) de Dante et plus près des Enfers mous (au pluriel) de Virgile. Les brumes sont une caractéristique des Enfers au moins depuis Homère, mais Virgile a consacré le caractère vague et exempt de repère de ces lieux :

⁴ Lucrèce, *De rerum natura*, 6, 1271-1275. Traduction d'Alfred Ernout (CUF, 1974) : « Il n'est pas jusqu'aux sanctuaires des dieux que la mort n'eût fini par combler de corps sans vie ; et partout les temples des habitants du ciel demeuraient encombrés des cadavres de tous les hôtes dont leurs gardiens les avaient remplis.. »

*Tandem trans fluium incolumis uatemque uirumque
informi limo glaucaque exponit in ulua.*⁵

Cette ressemblance avec Virgile n'est pas accidentelle, la preuve se trouvant encore une fois dans les *Carnets* avec un extrait qui, certes, juge sévèrement la romanité mais n'en fait pas moins une allusion directe à Virgile en des termes tout à fait significatifs, Camus déclarant que son cœur « n'a jamais battu pour un poème latin (ni même Virgile, admiré mais non aimé). » (*OC IV*, p. 1211) Le seul emploi de la locution « ni même » suffit à signaler que Camus reconnaît à Virgile un statut particulier ; si Camus devait certainement admirer le grand poète qu'était Virgile, sans doute n'aimait-il pas le défenseur de la tradition romaine ; l'ambiguïté de sa relation avec l'œuvre virgilienne trouverait donc à s'illustrer dans le recours à ce dernier pour décrire une cité hollandaise peu amène et diamétralement opposée à l'ambiance de la Grèce : « Le Zuyderzee est une mer morte, ou presque. [...] Dans l'archipel grec, j'avais l'impression contraire. » (*OC III*, p. 741) Tout se passe comme si le génie de Virgile n'était finalement bon qu'à dépendre « l'enfer bourgeois, naturellement peuplé de mauvais rêves » (*OC III*, p. 702) qu'est Amsterdam : Camus rend justice au génie du poète latin en reprenant les termes par lesquels il dépeignait les Enfers mais l'hommage s'arrête là : la manifestation de l'admiration pour cet auteur se limite à la reconnaissance de son talent pour planter un décor anxigène.

Pour le reste, Camus ne se prive pas de subvertir les valeurs que le poète, dans le sillage d'Auguste, entendait défendre et restaurer. Ainsi, Jean-Baptiste Clamence se définit lui-même comme un « prophète », justifiant le nom qu'il s'est choisi en souvenir du précurseur du Christ, mais le mot « prophète » est aussi une traduction possible du latin *uates* qui, entre autres termes, désigne la Sibylle : la ressemblance ne s'arrête pas (encore) là, puisque, comme elle, Clamence parle volontiers par énigmes :

*Talibus ex adyto dictis Cumaea Sibylla
horrendas canit ambages.*⁶

De surcroît, dans l'*Énéide*, la Sibylle a pour tâche d'aider Énée à élucider des mystères divins : Clamence propose lui aussi à son interlocuteur un parcours initiatique, mais le mystère à élucider n'a rien de divin puisqu'il s'agira tout simplement de la découverte d'un tableau volé. Rien d'étonnant à cela : tout au long du récit, Clamence fait lui-même les questions et les réponses alors que la Sibylle n'était qu'un intermédiaire entre les hommes et les dieux ; le « juge-pénitent » est un *uates* sans vérité transcendante à transmettre aux hommes : la vérité dont il est dépositaire est humaine, trop humaine, il est comme une version dégradée de la Sibylle. Virgile avait composé l'*Énéide* pour restaurer la piété envers les dieux, mais dans *La Chute*, il n'y a plus de piété possible à l'égard de quoi que ce soit. Même l'interlocuteur de Clamence, si discret et si silencieux, participe de cette subversion en jouant vis-à-vis du « juge-pénitent » un rôle analogue à celui que jouait Énée, à savoir celui de l'initié : il doit lui aussi se montrer digne de pouvoir pénétrer dans le domicile du « juge-pénitent », même son entrée est ritualisée, mais de même que Clamence est une version dégénérée de la Sibylle, son interlocuteur anonyme ne bénéficie d'aucune héroïsation qui ferait de lui un égal d'Énée : les épreuves qu'il doit franchir sont beaucoup plus anodines et, surtout, ce n'est jamais qu'un bourgeois égaré, donc sans but précis, qui reste passif d'un bout à l'autre, se laissant littéralement mener par le bout du nez par le « juge-pénitent », contrairement à Énée qui avait la vocation bien déterminée de fonder une nouvelle cité après la chute de Troie. *La Chute* est donc une version subvertie de la catabase virgilienne au sens où l'action se déroule dans un cadre qui ressemble aux Enfers dépeints par Virgile mais qui n'est plus que l'Enfer où l'on se doit d'abandonner tout espoir.

⁵ Virgile, *Énéide*, 6, 415-416. Traduction de Jacques Perret (CUF, 1978) : « Enfin au-delà du fleuve, il dépose sans encombre la prophétesse et le héros sur un limon sans forme et de glauques roseaux. »

⁶ Virgile, *Énéide*, 6, 98-99. Traduction de Jacques Perret (CUF, 1978) : « C'est en ces mots venus des profondeurs du sanctuaires que la Sibylle de Cumae projette sur l'avenir d'effrayantes énigmes. »

Pour résumer, lorsque Camus invoque des références latines dans son œuvre, c'est soit pour mettre en avant des figures qui sont allées à contre-courant des valeurs traditionnelles de Rome, soit pour vider de son sens un discours destiné à exalter ces valeurs, à commencer par la valeur guerrière et la *pietas erga deos*, ce qui nous donne deux premières pistes pour enfin déterminer ce que Camus reprochait exactement aux Romains.

Que reproche Camus aux Romains ?

1. L'impérialisme

La valeur guerrière romaine est inséparable d'une attitude qui n'est pas des plus sympathiques : l'impérialisme. La seconde guerre mondiale et la guerre froide rendent cette notion on ne peut plus actuelle du vivant de Camus, lequel prend résolument le parti des populations qui paient le tribut de ces politiques agressives – lors de la guerre froide, notamment, il refuse de choisir clairement un camp. Ce rejet de la guerre peut expliquer en partie son intérêt pour Caligula, cet empereur qui a peu guerroyé : Suétone n'a pas manqué d'en faire un argument contre lui, mais la brièveté de son règne suffirait à expliquer ce petit nombre de campagnes militaires. Il n'empêche que Camus a été sensible au fait que ce prince ait si peu fait la guerre, comme le prouve le dialogue avec Scipion où Caligula se justifie ainsi d'avoir refusé trois guerres : « Parce que je respecte la vie humaine [...] du moins, je la respecte plus que je ne respecte un idéal de conquête. » (*OC I*, p. 363) Ainsi, il met Scipion face à ses contradictions et lui fait observer qu'il ne peut reprocher à son prince de tuer des hommes tout en valorisant lui-même la guerre au nom de « la grandeur de Rome. » (*ibid.*) L'argument est juste numériquement parlant : une politique d'exécutions menée à l'échelle de la seule cité romaine, aussi intensive fût-elle, ne pouvait évidemment pas être aussi meurtrière qu'une guerre. Dans les années 1930, Caligula devait apparaître comme un tyran plutôt sympathique, en tout cas moins terrifiant que ceux qui allaient ravager l'Europe.

Rien n'interdit donc de penser que Camus ait reproché à Rome son impérialisme mais, pour séduisante qu'elle soit, cette piste est insuffisante. Tout d'abord, le rejet de la valeur guerrière est une constante de la part de presque tous les écrivains marquants de sa génération qui ont tous connu, directement ou non, le traumatisme de la première guerre mondiale, de sorte que toutes leurs œuvres inspirées de l'Antiquité taisent, rejettent ou dénigrent la valeur guerrière. De toute manière, le rejet de l'impérialisme suffit d'autant moins à expliquer que Camus ait dévalué Rome au profit de la Grèce que les cités grecques, à commencer par Athènes, se sont rarement privées d'avoir des visées impérialistes et de les concrétiser. Voyons plutôt du côté de la *pietas erga deos*, qu'il est relativement facile, pour un esprit sceptique et même athée comme Camus, de ranger du côté de la superstition.

2. La superstition

L'Antiquité camusienne est clairement une antiquité sans dieux : face à la peste, les hommes ne peuvent compter que sur eux-mêmes et les prophètes n'ont rien de divin à révéler ; compte tenu de l'hommage que Camus a rendu à Lucrèce, il serait tentant de penser qu'il fut radicalement hostile à toute pratique cultuelle, y compris le polythéisme grec. Ce n'est évidemment pas si simple : il n'était pas irrémédiablement hostile au paganisme grec qui semble l'avoir intéressé non pas en tant que religion structurée (ce qu'il n'était d'ailleurs pas, le terme « religion », d'origine latine, étant lui-même anachronique) mais plutôt en tant que manière d'approcher le monde ; à ses yeux, les dieux du panthéon grec n'étaient pas nuisibles mais plutôt inutiles, comme l'indique cet extrait de *Noces* inspiré par les ruines de Tipasa : « Bien pauvres sont ceux qui ont besoin de mythes. [...] Et qu'ai-je besoin de parler de Dionysos pour dire que j'aime écraser les boules de lentisques sous mon nez ? » (*OC I*, p. 107) La « religion » grecque intéresse donc Camus en tant qu'idéal de communion avec le monde et non en tant que simple catalogue de mythes et encore moins en tant que culte superstitieux rendu à des dieux absents : il distingue le paganisme, qui peut être sans dieux, de la

superstition qui ne peut se passer des Dieux et demeure un culte superficiel.

Camus considérait-il que les Romains se laissaient aller à la superstition ? Deux scènes de *Caligula* semblent soutenir cette hypothèse : premièrement, pour reprendre le dialogue évoqué plus haut, Scipion reproche au prince de bafouer les Dieux mais il avoue lui-même ne pas y croire non plus, ce qu'il justifie ainsi : « Je puis nier une chose sans me croire obligé de la salir ou de retirer aux autres le droit d'y croire. » (*OC I*, p. 362) Cette phrase est d'autant plus significative qu'aucun autre protagoniste de la pièce n'avoue croire aux Dieux ; les interlocuteurs de Caligula persistent à rendre un culte à des Dieux auxquels ils ne croient pas, simplement pour se conformer à l'usage général. Cette attitude correspond à un fait historial avéré puisque la religion était davantage, dans les grandes cités antiques, une pratique civique qu'une véritable affaire de foi au sens moderne du terme ; l'important pour les Romains comme pour les Athéniens étant moins de croire sincèrement aux mythes que d'unir les citoyens autour d'un certain nombre de pratiques communes. Le deuxième exemple semble plus parlant sur la question de la superstition ; la scène 9 de l'acte IV est directement inspirée d'une anecdote rapportée par Suétone : *Alterum, qui se periturum ea de causa uouerat, cunctantem pueris tradidit uerbenatum infulatumque uotum reposcentes per uicos ageret, quoad praecipitarentur ex aggere.*⁷ Ainsi Camus montre-t-il Caligula prenant au mot un patricien qui, l'ayant vu malade, avait déclaré : « Jupiter, prends ma vie en échange de la sienne » (*OC I*, p. 377) ; le spectacle de cet homme protestant contre sa condamnation (« Je ne veux pas. Mais c'est une plaisanterie. », p. 378) dénonce publiquement, sinon son hypocrisie, du moins son absence de vocation sincère à se sacrifier pour son prince, faute d'autant plus grave qu'il avait prononcé son serment sous l'autorité de Jupiter, le dieu suprême : il est donc pris en flagrant délit d'invocation sans foi, ce qui revient à bafouer les Dieux de façon au moins aussi éhontée que Caligula lui-même. Tel le métèque Céphale dans la *République* de Platon, Lucius ne fait preuve de piété que quand ça l'arrange : une fois le danger écarté, il se croit exonéré de tout devoir religieux, ce qui est bien le propre de l'attitude superstitieuse. La conduite de Caligula, aussi brutale soit-elle, a donc le mérite de dénoncer, en la révélant au grand jour, la superstition et l'hypocrisie des patriciens qui l'entourent.

Ces reproches que Camus faisait aux Romains de leur impérialisme et de leur éventuelle superstition n'ont été présentés qu'à titre d'hypothèses : quand bien même ils seraient complètement avérés, ils seraient de toute façon englobés dans le reproche fondamental ; selon Camus, les Romains ont copié servilement les Grecs sans les avoir compris, de sorte que si Camus affirme avoir hérité des Grecs la « pensée de midi », il reproche en revanche aux Romains de s'être laissé aller à l'ὑβρις.

3. L'ὑβρις

Difficile de trouver une traduction satisfaisante pour ce terme qui, dans la Grèce classique, était suffisamment connoté pour être terrifiant à lui seul : il n'y a pas de terme français parfaitement adéquat pour condenser en un seul mot cette idée d'une attitude humaine cherchant à dépasser les limites de l'homme et à empiéter sur le domaine réservé aux dieux. Chez Camus, la lutte contre l'ὑβρις prend la forme de la « pensée de midi » que l'on pourrait résumer au respect du juste milieu, mais l'un des hommes ayant le mieux présenté cette idée fut, par un apparent paradoxe, un Romain, en l'occurrence Sénèque (4 (?) avant notre ère-65), celui-là même que Camus range avec Lucrèce parmi « les deux très grands esprits dont le ciel fit cadeau aux Romains. »⁸ Comment peut-on rapprocher ainsi Sénèque et Lucrèce qui n'étaient même pas contemporains et qui représentaient deux écoles philosophiques que l'on croit plutôt opposées l'une à l'autre, l'épicurisme pour Lucrèce et le stoïcisme pour Sénèque ? Premièrement, l'épicurisme ne doit pas être confondu avec

⁷ Suétone, *Caligula*, 27, 4. Traduction d'Henri Ailloud (CUF, 1961) : « Un autre homme, qui avait juré de mourir pour la même cause [pour la vie de César], et qui hésitait à remplir son engagement, il le livra aux enfants, couronné de rameaux sacrés et ceint de bandelettes, et les enfants lui rappelant son vœu, le promenèrent de quartier en quartier jusqu'à ce qu'il se fût précipité du haut des remparts. »

⁸ Cf. *supra*.

l'hédonisme et n'est pas si éloigné du stoïcisme en tant qu'il préconise lui aussi de chercher à échapper aux troubles de l'âme. Deuxièmement, sans doute ces deux auteurs ont-ils en commun, pour Camus, d'avoir compté parmi les rares Romains à avoir réellement compris le message des Grecs dont ils s'inspiraient. On peut ainsi envisager sans distorsion excessive Sénèque comme un précurseur de la pensée de midi dans la mesure où il affirme, dans ses fameuses *Lettres à Lucilius*, rejeter autant le luxe que la vie miséreuse :

*Non splendeat toga, ne sordeat quidem ; non habeamus argentum, in quod solidi auri caelatura descenderit, sed non putemus frugalitatis indicium auro argentoque caruisse. Id agamus, ut meliorem uitam sequamur quam ulgus, non ut contrariam : alioquin quos emendari uolumus, fugamus a nobis et auertimus.*⁹

L'idée est que le titre de philosophe revient aux hommes qui pratiquent l'investigation logique et non pas à ceux qui tirent de la gloriole de leur vie inconfortable : un homme se prétendant sage au nom de sa complaisance dans une vie de jeûne et de misère ne serait que le reflet symétrique du nouveau riche faisant étalage de ses richesses. Il semble donc que Camus honore Sénèque d'avoir échappé à l'ὄρις à laquelle se sont livrés ses concitoyens et qui aurait favorisé, entre autres, la révolte de Spartacus.

En effet, le monde grec n'est pas, aux yeux de Camus, le monde qui a fait entrer la révolte dans l'histoire : elle a laissé ce soin au monde romain avec Spartacus, premier exemple de « révolte historique » mentionné dans *L'Homme révolté*. Pour Camus, cette révolte fut fondatrice à plus d'un titre mais elle n'a apporté « aucun principe nouveau dans la société romaine » (*OC III*, p. 153) en tant que révolte de circonstance contre un trop-plein factuel de servitude, conséquence de l'oubli de la juste mesure par les Romains. Les Grecs eux aussi avaient des esclaves mais aucun n'a laissé le souvenir d'avoir mené une révolte d'une aussi grande ampleur que celle de Spartacus, à croire qu'aucune cité grecque n'avait laissé se développer, comme Rome, d'écart démesuré entre l'aisance matérielle des maîtres et l'état de servitude des esclaves. En somme, selon Camus, le monde grec, par sa juste mesure et son rejet de l'ὄρις, se serait lui-même prémuni contre le risque d'une révolte de grande ampleur, laissant à Prométhée le soin d'actualiser ce risque. Il serait erroné de croire que Camus érigeait le titan qui vola le feu aux Dieux en paradigme de la révolte telle qu'il en avait fait lui-même l'expérience : « Les Grecs n'enveniment rien. [...] Leur rebelle ne se dresse pas contre la création tout entière, mais contre Zeus qui n'est jamais que l'un des dieux, et dont les jours sont mesurés. Prométhée lui-même est un demi-dieu. Il s'agit d'un règlement de comptes particulier, [...] » (*OC III*, p. 83) Le titan n'est donc en rien un exemple à suivre, ni pour les Grecs ni pour les hommes du XX^e siècle : ce que Prométhée a fait pour les hommes, ces derniers n'ont plus à le faire, ils bénéficient de son présent et peuvent en jouir à leur guise pour assurer leur survie et leur confort, le titan assumant seul la responsabilité de la désobéissance. Les hommes ne doivent pas imiter Prométhée et ne le peuvent d'ailleurs pas, n'étant que des mortels : telle est la leçon que les Grecs se remémoraient en faisant monter sur la scène de la tragédie la figure du titan révolté ; ainsi la tragédie prévenait-elle les citoyens contre les dangers de l'ὄρις.

De ce fait, la tragédie joue un rôle capital dans la pensée et l'écriture de Camus : la structure de ses œuvres, leur mise en scène et même certains personnages rappellent cette pratique théâtrale, à l'image de Tarrou dans *La Peste* qui justifie sa participation aux formations sanitaires par une volonté affichée de devenir un saint, donc de dépasser les limites de son humanité, ce qu'il paiera de sa vie. Camus s'est intéressé très tôt à la tragédie, comme en témoigne une note des premières pages des *Carnets* selon laquelle une journée torride en Algérie manifesterait « le vrai climat de la tragédie et non la nuit, selon le préjugé » (*OC II*, p. 806) ; cette note est d'autant plus intéressante qu'elle indique que Camus s'intéressait à la tragédie non pas seulement en tant que genre théâtral

⁹ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 5, 3-4 Traduction personnelle : « Pas de toge éclatante, mais pas de toge crasseuse non plus ; n'ayons pas d'argenterie incrustée de ciselures en or massif, mais ne nous imaginons pas que se priver de vaisselle d'or et d'argent soit une preuve de modération. Faisons en sorte de mener une vie meilleure que le vulgaire et non pas contraire au vulgaire : sans quoi nous mettons en fuite et détournons de nous ceux que nous voulons voir s'amender. »

mais bien en tant que dimension de la condition humaine dans ce qu'elle a d'oppressant, aspect dont le XX^e siècle ne manque pas d'avoir conscience : « C'est un fait que nous souffrons de nihilisme » (OC II, p. 948), mais si nous souffrons, c'est justement parce qu'il nous manque quelque chose pour nous faire accepter le tragique de notre condition et nous préserver de la tentation de l'ὑβρις, en l'occurrence la pratique de la tragédie par laquelle les Grecs maintenaient intact le « consentement à la fois pathétique et joyeux » (OC II, p. 840) qui était le fait de l'Hellade mais n'est pas irrémédiablement révolu puisque Camus le situe dans la Kabylie contemporaine. Mais si la Kabylie n'est pas perdue pour la tragédie, il n'en va pas de même pour Rome : incontestablement, le monde romain n'est pas le monde de la tragédie. Quand on cite les grands dramaturges latins, on pense en priorité à Plaute ou à Térence, donc à des comiques. Quel lien de cause à effet établir ? Rome a-t-elle sombré dans l'ὑβρις faute de grands auteurs tragiques ou bien s'est-elle privée de la possibilité même de faire émerger de grands auteurs tragiques en se complaisant dans l'ὑβρις ? Le seul fait certain est que Camus, attaché à l'idée de limite, ne pouvait que préférer le monde de la tragédie à celui de l'ὑβρις ; Rome n'a pas été que la cité de l'ὑβρις, mais il est incontestable qu'elle n'a pas été la cité de la tragédie, en tout cas pas au même degré qu'Athènes, et cela suffit à ce que Camus lui préfère la Grèce et se refuse à ce que l'on assimile ces deux mondes.

Conclusion

Il est indubitable que la vision camusienne de la Grèce antique est aujourd'hui dépassée : elle était encore tributaire de la notion de « miracle grec » ; mais en rester là serait superficiel. De manière plus fondamentale, Camus nous met en garde contre la tentation de renvoyer dos à dos Rome et la Grèce qui, malgré les nombreux emprunts de la première à la seconde, n'en restent pas moins deux mondes distincts. Comme tous les lettrés de sa génération, Camus a étudié les « humanités » et, faute de tout connaître de ces deux mondes que l'on redécouvre chaque jour, il savait au moins qu'il n'était pas pertinent de les assimiler : dévaluer Rome au profit de la Grèce est une pratique discutable mais qui a au moins le mérite de rétablir la vérité sur la différence entre ces deux cultures. Mais si Camus préférait la Grèce, perçue comme le monde de la limite et de la tragédie, à Rome, comprise comme le monde de la démesure et de l'héroïsme guerrier, il n'en était pas moins capable de reconnaître du talent à Virgile et même du génie à Lucrèce et à Sénèque : il faisait en quelque sorte le tri au sein des références antiques dont il fut imprégné durant sa jeunesse, poussant le souci du juste milieu jusqu'à se tenir à égale distance de deux attitudes opposées que l'on peut avoir vis-à-vis des références acquises durant les études, à savoir le rejet pur et simple et l'assimilation irréfléchie. De ce fait, il ne reniait pas Rome, qu'il a fréquentée assidûment, mais se refusait à se forcer à l'aimer sans réserves.

Témoignage

(Dans le précédent numéro de Chroniques, nous avons mentionné l'idée, émise en AG par l'un de nos adhérents, d'ouvrir sur notre site une rubrique « lecteurs ». Nous avons fait un appel sur la première page de notre site. Voici la première contribution reçue qui figure bien entendu sur notre site. Nous espérons que le texte reproduit ici encouragera d'autres lecteurs à faire de même.)

Camus, le souvenir et la source.

Je suis née un 7 novembre, comme Camus. C'était en 1953 ; j'ai quitté l'Algérie en 1962.

En 1970 en terminale littéraire je découvrais *L'Étranger* en édition de poche. Je suis entrée en terre camusienne par *L'Étranger*. Était-il au programme de terminale ? Peut-être. Je lisais beaucoup de textes à côté, hors des prescriptions scolaires. Je n'ai pas beaucoup retenu l'histoire de Meursault. Je m'en suis aperçue à sa relecture. Le film de Visconti lui donnait le visage de Marcelo Mastroianni. Cette incarnation ne coïncidait pas vraiment avec l'image que je m'en étais faite.

La première phrase est toujours une bannière de ralliement. C'est le début canonique d'un récit que je découvrais comme le Nouveau Monde, à l'instar du « Longtemps je me suis couché de bonne heure » de Proust. Le paragraphe donne la sensation glacée de mots acérés comme les entailles d'un pic à glace. Le crime de Meursault se déroule dans un pays solaire qui faisait déjà partie de mes souvenirs d'enfance. Je l'ai lu à Grenoble, ville de l'exil, télescopage du paradis perdu et d'une Sibérie intérieure.

Après cette lecture, je voulais être écrivain. Je lisais *Noces*, *L'Envers et l'Endroit* en Pléiade. Je lisais *Le Mythe de Sisyphe*, lecture qui me permit de répondre à un devoir de philo « La philosophie du non » par des mots qui me valurent une très bonne note.

La seule biographie que j'ai lue sur Camus est celle d'Herbert Lottman. C'est une biographie « à l'américaine » très factuelle, très documentée. Le biographe semble très renseigné sur la météo de l'époque. Je comble des lacunes impardonnables : la mort du père pendant la Grande Guerre, sa tombe à Saint-Brieuc, celle de Camus à Lourmarin, parmi les lavandes et bien d'autres informations aussi passionnantes que dénuées d'intérêt littéraire.

Puis il y eut *Le Premier Homme* en 1994 qui me bouleversa.

Au cours des années qui suivirent, je me consacrai à l'œuvre de Patrick Modiano, auteur qui ne croisait guère le chemin d'Albert Camus, ni dans la vie ni sur la page.

En 2015 Camus est revenu me visiter grâce à Jean-Pierre Castellani pendant un colloque à Tlemcen. Il me raconte Tipasa. J'écoute et lis ses souvenirs d'adolescence. J'ai peur de faire comme lui le pèlerinage de la mémoire. Je ne veux pas affronter le réel, mais rêver à Camus, l'imaginer comme la source d'une patrie universelle faite de larmes séchées sur la page.

Annie DEMEYERE

Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des principaux ouvrages consacrés à Camus.]

[Nous remercions tous ceux qui mènent une veille active pour que nous parviennent le maximum de renseignements – en particulier l'infatigable Philippe Beauchemin, dont la passion camusienne n'a d'égale que son amour pour « la Belle Province »]

➤ De Camus

- *Correspondance (et autres textes) Albert Camus / André Malraux (1941-1959)* : trente-six lettres, des rencontres et des échanges, Gallimard, collection blanche. Édition établie, présentée et annotée par Sophie Doudet
- *Requiem pour une nonne*, d'après William Faulkner par Albert Camus : parution en septembre 2016 (Folio Théâtre). Édition de Pierre-Louis Rey

➤ Sur Camus

Livres :

➤ Alice Kaplan, *En quête de L'Étranger [Looking for The Stranger]*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrick Hersant, Gallimard, coll. « Hors-série ». Professeur à l'Université de Yale, A. Kaplan raconte l'histoire du roman ; « Une biographie magnifiquement documentée de l'œuvre de Camus » (Gilles Heuré, dans *Télérama*) ; « Une plongée haletante dans les secrets d'une légende littéraire » (Charles Jaigu, dans *Le Figaro*). Voir aussi la chronique de Kamel Daoud dans *le Point* du 29 septembre 2016, « Augustin, Kaddour, Meursault ».

➤ Louis Bénisti, *On choisit pas sa mère. Souvenirs sur Albert Camus*, L'Harmattan,

➤ Jean-Marie Papapietro, *L'énigme Camus, une passion algérienne*, texte de la pièce jouée à Montréal en 2014, avec des photos de Michael Slobodian et des annexes, Les éditions de la Pleine Lune, Lachine, 2016.

➤ *(Re)lire Albert Camus. Études Interdisciplinaires*, sous la direction de Fernando Gomes, Odete Jubilado, Carla Castro et Margarida Reffóios, éditions Le Manuscrit. Actes du Congrès international qui s'est tenu à l'Université d'Evora (Portugal) en 2013. Contributions de Jeanyves Guérin (Paris III Sorbonne nouvelle), António Cândido Franco (Université d'Evora), Jean Sarocchi (Toulouse), Marie-Gabrielle Nancey-Quentin de Gromard (Paris-Sud 11), Sebastian Hüsich (Pau et des pays de l'Adour), Maria do Carmo Cardoso Mendès (Universidade do Minho), Mário Avelar (Université Alberta de Lisbonne), Fernando Gomes (Université d'Evora), Eva Voldřichova Béránková (Université Charles de Prague), Odete Jubilado (Université d'Evora), Carlos J. F. Jorge (Université d'Evora), Carla Ferreira de Castro (Université d'Evora), Christine Zurbach (Université d'Evora), Vincenzo Mazza (Paris Ouest-Nanterre).

Articles

➤ Catherine Camus, « Mon père était un libertaire », interview par Sylvie Crossman, *Le Nouvel Observateur*, 19 juin 2016 [à l'occasion de la nouvelle édition de *Camus, écrits libertaires (1948-1960)*, rassemblés et présentés par Lou Marin, chez Indigène éditions].

➤ Roland Gori, « Camus, reviens ! La tragédie d'un monde... », *L'Humanité*, 6 mai 2016. Une méditation sur le monde actuel à la lumière du texte de Camus, *L'Avenir de la tragédie* (conférence à Athènes, avril 1955).

➤ Dans *Jean-Claude Xuereb* par Jean-Louis Vidal, reprise de « À propos d'Albert Camus. L'enfant de Belcourt », *Autre Sud*, 2009.

Textes en ligne

➤ Michel Briand, « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle ... Sur les avatars de Pindare, Pythique III, 61-62, des scholiastes anciens à Saint-John Perse, Paul Valéry, Albert Camus, et à l'entour », *Relire, récrire, prolonger. Adaptations gréco-latines, Rursus*, 6/2011. Texte intégral <https://rursus.revues.org/468>

➤ Brent C. Sleasman, ed., *Creating Albert Camus: Foundations and Explorations of his Philosophy of Communication*. Madison: Fairleigh Dickinson University Press, 2016. Présentation de l'ouvrage par John Krapp, *H-France Review*, vol. 16, n° 170, août 2016. <http://www.h-france.net/vol16reviews/vol16no170krapp.pdf>

➤ Autour de Camus

➤ Georges-Emmanuel Clancier, *Le temps d'apprendre à vivre. Mémoires 1935-1947*, Albin Michel, 2016.

Quelques brèves notations sur Camus et Charlot, son premier éditeur, G.-E. Clancier ayant été un pivot de la revue *Fontaine* pendant la guerre, assurant la liaison entre la France et l'Algérie.

Voir la présentation de l'ouvrage par Laurent Bourdelas, qui se termine par ces mots : « Debout, toujours, camusien, finalement. »

<http://france3-regions.blog.francetvinfo.fr/ici-c-est-limoges/2016/04/12/georges-emmanuel-clancier-le-temps-dapprendre-a-vivre-memoires-1935-1947-albin-michel-2016.html>

➤ *Dictionnaire de la Méditerranée*, ouvrage rédigé par des anthropologues, des historiens et des géographes, sous la direction de Dionigi Albera, Maryline Crivello et Mohamed Tozy, en collaboration avec Gisèle Seimandi, Actes Sud avec le concours de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (Aix Marseille Université / CNRS), 2016. À la lettre C, une entrée sur Camus.

Sociétés amies

- **Les « Amis de Jean Prévost »** (président : Emmanuel Bluteau) ont organisé les septièmes « Rencontres Jean Prévost », du 25 au 28 juillet 2016 dans le Vercors. Cette édition a mis en notamment avec Pierre Bost, mais aussi avec les écrivains de son époque. Prévost était au centre d'un réseau d'amitiés littéraires
- **Les « Amitiés Internationales André Malraux »** (président : Pierre Coureux) ont fêté le 1^{er} octobre, les vingt ans de l'association à Port-Royal des Champs. Un colloque sur le thème : « La réception de Malraux aujourd'hui » (quarante ans après sa mort) se tiendra les 23 et 24 novembre, au CEVIPOF, Sciences-Po à Paris.

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion
pour l'année 2016 à la
Société des Études Camusiennes**

Je, soussigné(e) :

*Nom-Prénom

Profession :

*Adresse :

Téléphone et /ou fax :

*Adresse électronique :

verse la somme de : 12 € [étudiant]
 30 € [adhérent]
 30 € [institutions]
 plus de 30 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :

Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)

n°..... de la banque :.....

à l'ordre de la Société des Études Camusiennes, que j'adresse à :

Georges Bénicourt - 6 rue de l'Arsenal - 35000 Rennes

Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOCté ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018

SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC

Autre (préciser) :

(*) Avec votre accord, vos coordonnées (nom, prénom, adresse mail et localisation [département ou pays]) seront publiées dans l'annuaire de la SEC, consultable sur son site avec un mot de passe. Merci de bien vouloir nous indiquer vos préférences à ce sujet.

accepte que les renseignements ci-dessus() figurent sur un annuaire de la SEC*

oui oui, sauf : non

souhaite figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail

oui non

Date et signature :

(à ne remplir avec vos nom et prénom que si vous souhaitez que le trésorier vous adresse un reçu)

Je, soussigné Georges Bénicourt, trésorier, certifie avoir reçu de

NOM..... Prénom.....

la somme de € pour sa cotisation 2016 à la Société des Études Camusiennes.